

Rhétorique et société en Europe (xvi^e-xvii^e siècles)

M. Marc FUMAROLI, professeur

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES (II)

L'émergence des Académies aux xv^e et xvi^e siècles

Le cours de l'an dernier, sur fond d'une étude sémantique des expressions *res literaria*, *respublica literaria*, dans leurs premières occurrences au début du xv^e siècle, avait déjà amorcé l'étude d'une autre notion, ressuscitée de l'antique, presque en même temps, dans l'usage des humanistes italiens : *academia*. On s'est proposé cette année de poursuivre cette étude, et d'analyser les formes de sociabilité, de collaboration entre lettrés qu'elle signale et résume à la Renaissance, en Italie et en France. Il va de soi que cette recherche n'a jamais perdu de vue l'objet à long terme de notre enquête, qui est d'éclaircir le sens, le rôle et l'histoire de l'idée de « République des Lettres » dans l'Europe moderne. De ce qui avait été établi l'an dernier, on pouvait déjà déduire que tant *Respublica literaria* qu'*Academia* avaient surgi pour caractériser, sous deux angles différents, la singularité de l'« humanisme » fondé par Pétrarque, diffusé par Boccace, par rapport aux institutions traditionnelles du savoir, les Universités. La *Respublica literaria* établissait en un « corps idéal », à vocation universelle, l'ensemble des lettrés qui, à titre privé, en dehors de la discipline monastique et du cadre strictement universitaire, dialoguaient, à l'instar de Pétrarque et de Boccace, avec l'Antiquité. Ce « corps idéal », qui ne se conçoit pas hors de l'Eglise, dont la notion même est une variation construite sur un autre nom de l'Eglise universelle, *Respublica christiana*, pouvait trouver son analogie implicite dans l'idée de « concile universel », suppléant ou soutenant par ses lumières l'autorité doctrinale du Saint-Siège sur l'ensemble de la Chrétienté. Cette analogie (naturelle au début du xv^e siècle, dans le contexte du Grand Schisme et des conciles de Constance et de Bâle) ne doit pas être poussée trop loin : la « Cité des lettrés » dont parlent un Francesco Barbaro, un Alde Manuce, et qui a pour « citoyens » aussi bien des laïcs que des ecclésiastiques, des grands morts que des vivants, ne prétend à aucun statut ecclésiologique et se garde d'empiéter sur le territoire propre à la hiérarchie sacerdotale : la théologie. Si l'on

peut parler de « concile des lettrés » à propos de la *Respublica litteraria* naissante, c'est au sens d'une contribution d'abord modeste, et en tout cas très indirecte, à la volonté générale et parfaitement orthodoxe de « réforme de l'Église ». Son programme de *restitutio bonarum literarum* (les « bonnes lettres » oubliées ou obliérées par le temps) prétend bien contribuer à créer les conditions épistémologiques et spirituelles d'une chrétienté « réformée » : cette « réforme » passe par un retour aux auteurs et aux modèles de l'Antiquité gréco-latine et chrétienne, antérieure à la « barbarisation » de l'Europe. Mais elle concentre ses efforts sur les racines et le tronc de l'« arbre des sciences » tel qu'il est enseigné dans les Universités, avant tout les disciplines du *Trivium*, mais aussi celles du *Quadrivium*. La « reine » médiévale des sciences, la théologie, les *studia divinitatis*, restent hors du champ initial de cette réforme. L'accent porte donc d'abord sur les *artes sermocinales*, les arts du langage, propres au *Trivium* (grammaire, rhétorique, dialectique) et dans la rhétorique il faut faire entrer l'éloquence, l'histoire, la poésie, restaurées par l'imitation des modèles et de la discipline des Anciens. Dante, et nous reviendrons sur ce titre, avait intitulé *Convivio* un traité de vulgarisation des sciences qui anticipait de trois siècles sur l'évolution de « l'humanisme ». Mais ce « banquet » (*convivium*), où il invitait ses lecteurs à s'asseoir à sa table (*mensa*) et à partager avec lui le « pain » de la science, était un « cours magistral », à la première personne. Avec Pétrarque, soucieux de restaurer le latin classique, le cercle se restreint, mais la notion de *convivium* s'approfondit. Autour du premier des « humanistes », autour de son disciple Boccace, autour de leur héritier spirituel le chancelier florentin Colluccio Salutati, se forment des *contubernia* de lettrés, que la correspondance élargit aux absents, que le genre du dialogue, repris de Cicéron, élargit aux morts et aux vivants. Ce sont des « séminaires de hautes études », d'initiative privée, en marge des *Studi* (le nom italien des Universités). Quand le mot *Academia* réapparaît au début du xv^e siècle, d'abord dans la correspondance de Poggio Bracciolini, les sociétés de lettrés que ce mot désigne ne prétendent pas rivaliser avec les *Studi*, ni se substituer à ceux-ci : elles offrent cependant aux *cultores humanitatum* un milieu, un style de recherches et de dialogue hautement préférables à celui des *Studi*, institutions « modernes » : ceux-ci ne peuvent se prévaloir de précédents antiques, de modèles antiques, banquets philosophiques ou cènes apostoliques, ils ne peuvent restaurer des mœurs d'Age d'or, douceur, égalité entre pairs, connaissance dans la joie, hors du temps, dont les humanistes demandent le secret aux « bonnes lettres ».

Dans la mesure où Pétrarque est bien l'initiateur de ce mouvement de « réforme des études », qui trouve un accueil fervent dans le monde laïc des marchands, notaires, juristes, secrétaires de chancellerie italiens, on doit cependant observer que, dès l'origine, le souci de légitimation de ces études « réformées » ne s'est pas contenté de faire appel à la lointaine autorité des Anciens. Il a recherché un équivalent des grades proprement universitaires.

Toute étude du développement des Académies doit tenir compte d'un événement souvent négligé par les historiens de l'humanisme : le couronnement que Pétrarque tint à recevoir sur le Capitole, à Rome, en 1341 (8 avril). Il s'agit d'un événement « archétype » à bien des égards constitutif de la tradition académique européenne, parallèle, mais distincte, de la tradition universitaire. C'est au titre de « poète » (et il faut entendre par « poésie » la pointe et le résumé du *Trivium* « réformé ») que Pétrarque prétendit à cet honneur, dont il n'existait que de rares précédents modernes : le notaire « pré-humaniste » Albertino Mussato (1262-1329), ami et successeur du juge Lovato Lovati (1241-1309) dans la quête des classiques latins, et qui avait été « couronné » à Padoue pour avoir écrit une tragédie sénéquienne, *l'Ecerinis* (3 décembre 1315). Dante, sur son lit de mort, avait été lui aussi couronné de lauriers. Mais dans le cas de Pétrarque, à la différence de Mussato, dont la *laureatio* avait été garantie par l'Université de Padoue, et de Dante, poète vernaculaire, c'est l'auteur d'une épopée latine (alors en chantier) *l'Africa*, sur modèle virgilien, et non celui du *Canzoniere* en langue vulgaire, qui obtient une consécration publique *hors du cadre universitaire*. Deux sollicitations — certainement provoquées — parvinrent en même temps au poète : l'une du recteur de l'Université de Paris, l'autre du Sénat de Rome. Pétrarque accepta l'invitation romaine. C'était le choix de l'Antiquité, et des précédents classiques, contre la « modernité » de la grande Université du Nord. Mais c'était aussi demander à Rome l'équivalent d'une *licentia docendi* moderne, que Rome laverait de sa modernité en la ramenant à ses précédents antiques, les *laureationes* dispensés par les Empereurs romains aux poètes et aux orateurs. Faute d'Empereur, faute de Pape (dont Pétrarque souhaitait le retour à Rome), le poète dut se contenter des autorités qui, dans l'Italie d'alors, tenaient lieu du *Sacerdotium* et du *Regnum*, et qui étaient malgré tout en mesure de consacrer l'exercice du *Studium*. De fait, les formes de la collation de grades universitaires, pour ce candidat hors-normes qui prétendait se passer de la médiation universitaire pour se faire consacrer, furent respectées. L'« examen » eut lieu à Naples, et l'examineur fut le roi Robert d'Anjou. La *laureatio* (le couronnement de lauriers) eut lieu à Rome, dans le palais des Conservateurs, siège du Sénat. C'est un sénateur romain, Orso dell'Anguil-lara, qui remit à Pétrarque, outre sa couronne, le diplôme (*licentia ubique docendi*) qui l'autorisait à enseigner où bon lui semblerait les disciplines des bonnes lettres, poésie, éloquence, histoire. En réponse et en remerciement, le poète prononça le premier « Discours de réception » de l'histoire académique européenne. Prenant texte de vers de Virgile (*Géorgiques*, III, 291-292), il célèbre en trois points le *privilegium laureae* qu'il vient de recevoir : il parle de l'amour de la gloire et des chemins ardues où celle-ci entraîne les poètes ; il exalte la dignité de la poésie ; il fait l'exégèse du sens symbolique des lauriers qu'il vient de recevoir. Il eut beau, dans sa vieillesse, se reprocher d'avoir souhaité ce couronnement, et s'en juger rétrospectivement indigne (*Ep. Sen.*, XVII, 2, 28 avril 1373, à Boccace), il n'en avait pas moins ce jour-là recueilli

pour lui-même, et pour la longue lignée de ses disciples, une sorte d'autorité doctorale que les Académies hériteront de lui, ou dont elles demanderont le renouvellement par un acte de fondation à un pape ou à un prince. Les rites de cooptation, de réception, de consécration que pratiquèrent les Académies italiennes, par dérivation des rites universitaires et par imitation de divers modèles antiques, feront entrer dans le cercle des lettrés, des doctes reconnus, toutes sortes de « savants » qui n'avaient pas de place à l'Université, tels les musiciens, les peintres, les architectes, les sculpteurs, les poètes, ou encore ceux dont les méthodes ou les disciplines ne correspondaient pas aux programmes d'enseignement établis.

Pour que se déploie toute la plasticité sémantique du mot *Academia*, pour que se révèle toute la fertilité rénovatrice de ces sociétés savantes, il faut que soient revivifiés au cours du xv^e siècle son sens cicéronien (la « villa » où se retrouvent des amis lettrés pour se livrer en commun au « loisir studieux »), puis son sens platonicien et plus généralement grec, d'école autour d'un maître qui initie par le dialogue. L'influence des lettrés byzantins, sensible surtout à partir du concile de Ferrare-Florence (1437) semble avoir joué son rôle dans le développement de ces « sodalités » mais aussi dans le style de relations entre maîtres et disciples qui y prévaut. L'Académie que réunit autour de lui, dans son palais romain, le cardinal Bessarion (1400-1472), réunissant Grecs et Latins dans une des bibliothèques les plus riches de la Renaissance, tient autant de la « cène » apostolique (par ses débats autour du texte évangélique) que du « banquet » platonicien. Cette « sodalité » savante est contemporaine de l'essor à Florence de l'Académie platonicienne de Ficin, dont l'origine remonte à la rencontre, au concile de Florence, entre Cosme l'Ancien (le mécène médicéen de Ficin) et Gémisthe Pléthon qui, à Mistra, avait initié Bessarion au néo-platonisme.

Ce style de coopération, mais aussi de transmission d'un savoir-sagesse, affecte à la fois la sociabilité entre lettrés et la pédagogie proprement dite. On qualifiera d'*Academia* dès le dernier quart du xv^e siècle aussi bien des groupes stables de lettrés confirmés que des écoles où sont aussi formés des enfants. C'est le cas de l'école de Vittorino da Feltre à Mantoue, installée dans la Villa « La Gioiosa » : élève de Guarino, lui-même élève de Manuel Chrysolaras, Vittorino, entouré de maîtres de très haute qualité, tels Georges de Trébizonde et Théodore Gaza, forme aux « bonnes lettres » tant latines que grecques, des jeunes gens, des adultes, mais aussi des enfants. La présence parmi les élèves des fils de famille princière (Gonzague, Montefeltre) suppose que ces futurs princes soient traités autrement que les futurs clercs pouvaient l'être alors dans les écoles traditionnelles. Il faut leur enseigner les arts libéraux dans un style libéral, par la persuasion et sans violence, comme des adultes en puissance, et non comme des infirmes à châtier. A ce titre, la notion d'Académie (qui à long terme va permettre l'extension de l'« université » du savoir aux locuteurs en vulgaire, aux artisans « mécaniques », aux

femmes) a d'abord rendu possible une sorte d'« adoption » des enfants. Les humanistes opposent la « douceur » de l'Académie à l'aspérité de l'École, l'enjouement et la bienveillance de la conversation lettrée à la tristesse sévère (alternant avec les frairies de basoche) qui règne dans l'enceinte scolaire et universitaire. La « fertilité » de la parole, retrouvée à la fois dans le banquet antique et la cène évangélique, prétend donc l'emporter à nouveau sur la « stérilité » abstraite et sombre du savoir gothique.

La critique de la « modernité » médiévale n'engage pas seulement, en effet, la réforme du programme et de la méthode des études littéraires : le retour à l'Antiquité induit une véritable « conversion » du lettré par le dialogue avec ses *auctores*, et cette « conversion » elle-même rend possible une « conversation » entre lettrés qui réveille la fécondité de l'esprit, sans nuire à l'unisson des âmes (Dans son admirable *Art de conférer* (III, 8), Montaigne citera pour modèles à la fois les « Académies » d'Athènes et de Rome, et « les Italiens de notre temps »). Réminiscence savante de l'Age d'or, l'Académie, sous ses formes diverses, est le lieu d'exercice de cette victoire sur l'actualité déchu : l'éclaircissement en commun des lettres (médiation vers une sagesse oubliée) restaure une harmonie perdue.

Deux mots-clefs, qui reviennent dans le langage néo-latin des humanistes comme des leit-motive, nous donnent accès à l'ordre symbolique qui sous-tend et qui structure la sociabilité lettrée, qu'on aurait tort de qualifier de « nouvelle », car elle se donne elle-même comme « renouvelée », « retrouvée ». L'un est *convivium*, et il nous renvoie à la fois à l'archétype du « banquet philosophique des Anciens, et à la « Cène » évangélique et apostolique (Noces de Cana, Dernière Cène, Pentecôte). L'autre est *conversatio*, qui se rattache aisément au précédent par la métaphore, récurrente déjà dans le *Convivio* de Dante, de la parole des *auctores* comme *panis, cibis*, nourriture, et de son partage comme l'objet privilégié du banquet philosophique et spirituel. Dans un ouvrage posthume, le grand philologue Léo Spitzer a indirectement contribué à l'éclaircissement de l'*ethos* social des *studia humanitatis* par l'étude de sémantique historique qu'il a consacré à la famille de mots latins précédés du préfixe *cum-* (*Classical and Christian Ideas of World Harmony, Prolegomena to an Interpretation of the Word Stimmung*, Baltimore, Johns Hopkins, 1963). Cette étude, concentrée autour du mot inventé par Cicéron pour traduire le grec *harmonia* : *consonantia*, établit dans quel champ sémantique il faut situer les mots *convivium* et *conversatio*, et par quelles voies ils ont pu à ce point se pénétrer d'harmoniques philosophiques, musicales, religieuses. *Convivium* comme *conversatio* résonnent avec *consonantia*, mais aussi avec *concordia*, *concentus*, *consensus*, *convenientia*, dont le sens joue sur deux registres : celui de la « vie contemplative » et de la musique cosmique à laquelle elle donne accès, celui de la « vie active » et de la paix civile, du bon gouvernement qui en sont la finalité. Ils traduisent la *sumpathéia*, la *sumproia* des Grecs, convergence heureuse des esprits, des cœurs, des voix. Le mot *Conversatio*

n'appartient pas au vocabulaire cicéronien : quand il est apparu, un peu plus tard, en latin, il ne signifiait pas seulement, comme c'est aujourd'hui le cas en français au bout d'une longue érosion, « entretien à plusieurs », mais la société où l'on a ses racines, ses habitudes, où l'on se sent « chez soi », parmi les « siens ». Cela suppose des gestes, une manière tacite d'« être ensemble », et cela n'exclut pas les paroles, ni à plus forte raison la fête du *convivium* : on pouvait ainsi parler de *conversatio amicorum*, la compagnie de ses amis, de *conversatio castrorum*, la vie de camp. Les synonymes sont *familiaritas*, *commercium*, *consuetudo*, *ratio agendi et vivendi*, *mores*. L'adoption du mot par les auteurs chrétiens n'affaiblit pas la contagion de *conversatio* par le vocabulaire philosophique de l'harmonie : au contraire, il s'y ajouta la contiguïté avec le mot chrétien *communio*. Spitzer cite un passage de saint Augustin (le maître de Pétrarque, avec Cicéron) où cette adoption chrétienne du vocabulaire de l'harmonie est particulièrement évidente :

Haec enim, écrit saint Augustin, sive convenientia, vel consonantia vel si quid commodius dicitur, quod unum est ad duo, in omni compaginatione, vel si melius dicitur, cooptatione creaturae, valet plurimum.

« C'est ce rapport harmonique, cette concordance, cette proportion, cet accord, ou tout autre mot plus exact, qu'il y a entre un et deux dans tout assemblage, ou si l'on préfère, dans toute adaptation réciproque entre les êtres, a beaucoup d'importance » (*De Trinitate*, 4, 2, 4).

Il ajoute : « C'est cette adaptation réciproque que les Grecs appellent harmonie ».

La parenté « harmonique » de *convivium* et de *conversatio* s'explique encore par la racine verbale de ce dernier mot, *versari*, qui renvoie aussi bien au geste familier des participants aux banquets antiques, « se retourner vers », qu'à l'idée de « séjour habituel ». De la sphère privée, *conversatio* était passé à la sphère publique, pour traduire le grec *politeia* ou *politeuma*, et servir de synonyme à *civitas*, voire à *respublica*. On saisit là le point de départ de la parenté sémantique apparue à la Renaissance entre *conversatio civilis* et *respublica literaria*. Les auteurs chrétiens avaient adopté aussi *conversatio* en ce sens de *civitas*. La vulgate latine avait fait dire à saint Paul (*Philipp.* 3, 20) : *Nostra conversatio est in coelis*. « Notre cité, notre patrie, est au Ciel ». C'est une sentence que de nombreux peintres de la Renaissance italienne, au xv^e et au xvi^e siècle, ont illustrée de façon profonde, en rompant avec la juxtaposition des saints sur les retables gothiques. Réunis dans un même espace, autour de la Vierge, se livrant à une même méditation silencieuse, ces saints personnages, communiant entre eux sans sujet ni objet apparent, ont pu recevoir au xviii^e siècle, à très bon droit, le titre de *Sacra conversazione*. L'« harmonie » visible, mais énigmatique, qui réunit ces groupes renvoie en effet le spectateur à une méditation intérieure, partagée par tous, de la même « harmonie » invisible de la patrie céleste.

Au Moyen Âge, une erreur de copiste a le plus souvent abrégé, dans un célèbre passage de la *Règle* de saint Benoît, *conversatio* en *conversio*, accentuant ainsi l'antithèse, implicite dans l'esprit du fondateur, entre la cité monastique et son genre de vie, harmonisés par l'observance de la règle, et la cité mondaine, la *conversatio mundialis stultitiae*, livrée sans discipline aux passions. L'attrait de Pétrarque pour le genre de vie monastique, son éloignement pour la vie « mondaine » des cours, mais aussi pour les « disputes » universitaires, préfigurent le succès de la *conversatio civilis* entre lettrés, d'ascendance pétrarquiste, au XV^e siècle et au XVI^e siècle. Le partage des « bonnes lettres », restaurant une harmonie perdue, fait réapparaître, par-delà la *mensa* monastique et ses *lectiones spirituales*, les banquets platoniciens, les dialogues empreints d'exquise urbanité du Cicéron du *De Oratore*, de l'Aulu Gelle des *Nuits Attiques*, de l'Athénée des *Deipnosophistes*, du Macrobie des *Saturnales* (qui parle de *sermo convivialis*).

La théorie de cette *conversatio civilis* (dont les traités se multiplieront au XVI^e siècle) apparaît dès 1462 dans le *De politia literaria* de l'humaniste milanais Angelo Decembrio. *Politia* est, dans ce titre, une transcription latine de *politeïa*, mais au titre de synonyme de *conversatio*. Il s'agit bien de la « cité des lettrés », de la *Respublica literaria*, mais envisagée sous l'angle de ses mœurs propres, de la sociabilité qui la caractérise et la fonde. Le dialogue, qui prend pour modèle explicite les *Nuits Attiques* d'Aulu Gelle, met en scène un groupe de lettrés, « disputant » autour de points délicats de grammaire et d'interprétation de textes classiques : mais ces « disputes » ne sont qu'un jeu aiguisant l'esprit, elles ne brisent pas, elles soutiennent au contraire la *concordia*, le *concentus animorum*, l'*amicitia* qui fondent l'harmonie du groupe dans le commun partage des lettres.

La première édition imprimée du traité n'eut lieu qu'en 1540, à Augsbourg, chez Henri Seyner. Sa page de titre est ornée d'une gravure sur bois représentant une « cène » littéraire, autour d'une table sur laquelle les objets liturgiques sont un livre ouvert, un encrier, des plumes. Le décor sommaire est celui d'un studio-bibliothèque, dont les rayonnages sont protégés par un rideau. Autour de la table, selon la légende portée dans la gravure elle-même, plusieurs lettrés italiens du siècle précédent (dont plusieurs ne figurent pas dans le dialogue de Decembrio) sont engagés dans un entretien amical et animé. Cette iconographie, dont on retrouve de nombreux exemples sur les frontispices d'ouvrages savants jusqu'à la fin du XVII^e siècle, a beaucoup de chances d'avoir pour archétype la *Cène* de Léonard à Milan. C'est la représentation d'une Académie privée en action, le « banquet » où le pain est le livre, et qui, par le livre, élargit la compagnie des vivants à celle des morts. Tous les âges sont représentés, de l'extrême jeunesse à l'extrême vieillesse : c'est aussi un banquet de générations. Les textes du XVII^e siècle attestent encore la persistance de ce modèle harmonique. Guy Patin (Professeur au Collège Royal à partir de 1655) pouvait écrire : « Quand je suis dans la

solitude de mon cabinet, je me donne la compagnie des morts, j'entends mes livres ». Il pouvait faire aussi le récit suivant :

« Je fis hier un festin à cause de mon Décanat. Trente-six de mes collègues firent grande chère. Je ne vis jamais tant rire et tant boire par des gens sérieux, et même de nos anciens. Il semble que l'appétit des jeunes donnait aux autres de l'émulation et renouvelait leur soif. L'on but du meilleur vin vieux de Bourgogne, car je laisse le Champagne à ceux qui y demeurent, très convaincu qu'on en donne peu à Paris, et que le peu qu'on en donne n'est pas de ce pur ni de ce vrai *merum*. Je les traitai dans ma chambre, où par dessus la tapisserie se voyaient curieusement les tableaux d'Erasmus, des deux Scaliger, père et fils, de Casaubon, Muret, Montaigne, Charron, Grotius, Heinsius, Saumaise, Fernel, feu M. de Thou et notre bon ami M. Naudé, bibliothécaire du cardinal Mazarin... Il y avait encore trois autres portraits d'excellents hommes, de feu Monsieur de Sales, évêque de Genève, Monsieur l'évêque de Belley, mon bon ami, Justus Lipsius et enfin celui de François Rabelais. Mes convives n'étaient-ils pas en bonne compagnie ? Compagnie d'autant meilleure alors que, sans faire tort au festin préparé, elle fournissait d'agréables sujets de conversation. Tous leurs éloges se faisaient, tantôt on rapportait d'excellents traits de leurs ouvrages. Ainsi les vivants s'entretenaient avec les morts et ceux-ci font le plaisir des vivants » (*Esprit de Guy Patin*, 1705, p. 35 et 69).

Il s'agit d'un banquet en marge de la vie universitaire, mais tout pénétré par l'exemple de la « conversation civile » des académies humanistes ; il a lieu chez Guy Patin, familier de l'Académie des frères Dupuy, parmi les portraits des « princes de la République des Lettres », en présence desquels ce médecin érudit écrit habituellement sa correspondance.

Deux siècles plus tôt, le *De politia literaria* de Decembrio avait été dédié au pape humaniste Pie II Piccolomini. Le personnage central du dialogue était le marquis Lionello d'Este, mort en 1450. Le précepteur du marquis, le vieux Guarino da Verona, figure également dans cette petite académie privée. Aucun ordre préétabli : l'entretien est sinueux, enjoué, capricieux même, quoiqu'il ait toujours pour objet des questions subtiles de grammaire latine et de littérature. Le prince lui-même ne se prévaut d'aucune autre autorité que de sa science littéraire, qu'il partage à égalité avec les autres convives. Il se contente de donner le ton et de modérer le concert : « Telle était dans sa bouche la mansuétude de ses paroles, sur son front la sérénité, dans ses yeux la bonne humeur, dans tous ses gestes la modestie, dans toute son attitude la grâce ». Ses vêtements, ajoute Decembrio, dignes d'un prince, étaient choisis selon une *cooptatio colorum* soigneusement préméditée, selon la conjonction planétaire de la journée : il incarne donc, dans le groupe, l'harmonie céleste. Dans son portrait, Decembrio insiste aussi sur la piété du prince, *tanquam sacer Monachus*, digne d'un moine. Par toutes ces facettes (convenance

morale et oratoire, équilibre du corps et de l'âme, harmonie cosmique, piété chrétienne) l'humaniste trace l'image du « prince académicien », qui réapparaîtra dans le *Cortegiano* de Castiglione, et qu'incarneront des Gonzague, des Montefeltre, des Valois.

Plusieurs passages du *De Politia literaria* sont consacrés à réfléchir sur l'*ethos* de la conversation académique, dont le dialogue veut dans son ensemble proposer l'exemple. Il faut remarquer que cet *ethos*, en dépit de la présence dans le groupe d'un modérateur princier, ne diffère pas pourtant de celui que révèlent les dialogues florentins de la même époque, ceux par exemple de Lionardo Bruni ou de Cristoforo Landino. Le partage tranché qu'a voulu établir Hans Baron (*The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton 1966) entre « humanisme civique » florentin et « humanisme aulique » des cours d'Italie du Nord, doit être ramené aux proportions d'une conjoncture politico-militaire. Le graveur de l'édition de 1540, qui introduit dans l'illustration du dialogue milanais deux humanistes florentins, Lionardo Bruni et Poggio Bracciolini, voyait plus naïvement le « fonds commun » qui rattachaient académies dans les « Républiques » et académies dans les « principautés ». L'inventeur de l'expression *Respublica literaria*, le vénitien Francesco Barbaro (1417, lettre à Poggio Bracciolini) est citoyen d'une République, mais il a eu le même maître que le marquis Lionello d'Este : Guarino da Verona.

De cet *ethos*, on retiendra d'abord ce qu'on est tenté d'appeler une « spiritualité de la bibliothèque », et que les propos de Guy Patin cités plus haut montrent encore bien vivante au XVII^e siècle. L'un des interlocuteurs du *De Politia literaria* s'en fait l'interprète (Fol. XXIII et suiv. de l'éd. 1540). « Quand je considère, lui fait dire Angelo Decembrio, les étagères où sont rangés mes volumes, quand je les prends en main (j'ai inscrit le nom de l'auteur sur leur couverture), il me semble me trouver en présence des saints tombeaux de ceux qui les ont écrits, où l'on peut contempler, plutôt que les restes de leur corps, le dépôt d'une partie de leur âme. Même si le meilleur d'eux-mêmes réside avec les bienheureux, elle respire aussi pour l'essentiel dans leurs livres, et c'est bien là le bienfait des lettres. » Tout naturellement, l'émotion sacrée que Decembrio prête à Joannes Gualengius culmine dans l'effusion de la prière : « O corps bienheureux ! O âmes immortelles ». La bibliothèque-chapelle-reliquaire où, à volonté, la voix des « saints auteurs » de l'Antiquité peut être invoquée et évoquée par leur docte dévot, a vocation à devenir le temple pour une « cène » entre lettrés, qui abolit le temps, fait de leur dialogue une évocation des maîtres anciens rendus à la présence, et plonge les interlocuteurs dans un bonheur (*voluptas, delectatio*) supérieur à tous les bonheurs terrestres. Ce « banquet » parmi les livres, autour des livres, « portraits » de l'âme de leurs auteurs, s'étend idéalement à tous les lettrés, il embrasse et résume toute la *Respublica literarum*. Au début du XVIII^e siècle encore, Muratori pourra décrire celle-ci comme un « banquet » universel

(*Riflessioni sopra il buon gusto intorno alle Scienze e le Arti*, Venise, 1708, p. 106) : « Le fait, écrit-il, qu'enfin tant d'Académies, d'Universités, de sociétés savantes en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre sont à l'œuvre, témoigne de façon authentique combien contribue à l'augmentation des Lettres l'union des âmes, sur laquelle ne prévaut point l'éloignement des corps ni la diversité des nations. »

La « spiritualité de la bibliothèque », exercée dans la solitude ou en commun, ne sépare pas la discipline intellectuelle (indispensable à l'établissement et à l'interprétation des textes antiques) de la santé et des vertus morales que le commerce avec ces textes donne aux lettrés, quel que soit leur rang social dans la « vie active ». Mais cette *concordia animorum* entre lettrés, parce qu'elle se sait étrangère à la société ordinaire des hommes, doit se préoccuper aussi des rapports qu'elle entretient avec celle-ci. Un autre passage du *De Politia literaria* (Fol. CXXX v^o et suiv.) jette une vive lumière sur un autre aspect des académies, et donc de la *Respublica literarum*, dès le xv^e siècle. Le marquis d'Este fait lui-même remarquer que, tel l'orateur antique, le lettré moderne écrit souvent, au service d'autrui des discours et des lettres où se révèle sa science des bons auteurs. Or il arrive que les « clients », s'approprient exclusivement le bénéfice de gloire que ces œuvres devraient aussi et d'abord rapporter à leur auteur. Comment remédier à cette violence et à cette injustice (*injuria*) ? C'est en ce point qu'apparaît dans le dialogue la notion de *Respublica literaria*, sous la forme de *Consortium politiae literariae*. Les lettrés solidaires, constitués en communauté, l'ensemble de tous ceux qui, quoique à titre privé, sont reconnus publiquement pour *literatissimi et doctissimi*, sont en mesure de demander à leurs pairs de leur rendre ce qui leur est dû, et de faire reconnaître la gloire des lettrés là où l'on voudrait la leur dérober. La *politia literaria* n'est pas seulement politesse, urbanité, amitié, bonheur d'être ensemble, respect mutuel internes à la société lettrée : elle est aussi, vis-à-vis du « monde » en général, police de la littérature, rétablissant ses droits, sa dignité, la gloire qui est lui est due, contre les mécènes prédateurs. Et le souci, en quelque sorte préventif, qui avait conduit Pétrarque à organiser son propre couronnement, et donc l'autorité de son œuvre, affleure encore dans le *De Politia literaria*, quand Decembrio fait prononcer à Guarino da Verona un long commentaire érudit sur les couronnements de poètes et d'orateurs dans l'Antiquité (Fol. CIII-CVII).

Nous avons l'an dernier mis en évidence un autre modèle, tout « moderne », pour les premières académies italiennes : les confraternités de piété « laïques ». Il faut aussi en tenir compte pour étudier la *consuetudo* des académies florentines du xv^e siècle (celle de Jean Argyropoulo, celle de Marsile Ficin), et de l'académie de Pomponius Laetus à Rome. Leur apparition est contemporaine de la rédaction du *De Politia literaria*. Nous nous sommes attachés cette année à étudier la postérité de l'Académie pomponienne, puis le réseau d'Académies qui se développe à Florence sous le règne de Cosme I^{er}, à partir des années 1540.

Nous avons tenté dans cette étude de conjuguer le récit des événements, le portrait des personnages qui les déterminent, et la mise en évidence de constellations symboliques qui transcendent les personnes et les actes, résistent à la succession des générations, et fondent une tradition fertile. La famille des mots en *cum-*, dont nous avons parlé après Léo Spitzer, est de cet ordre. Rappelée du latin classique ou de l'Antiquité chrétienne, elle structure idéalement l'univers si varié, si éclaté dans le temps et l'espace historique, des académies, au point que chacune la répète avec sa variation et sa nuance propre. En suivant l'exemple des maîtres de l'Institut Warburg, qui ont accordé à juste titre une importance centrale aux mythes de l'Antiquité classique, réinterprétés par la philosophie, rattachés à l'astronomie et constitués, comme le latin classique, en système de référence symbolique stable, nous avons attiré l'attention, dans notre cours, mais aussi dans un catalogue d'exposition pour le Musée du Louvre, sur le lien qui s'établit à la Renaissance entre l'*ethos* académique et le mythe du Parnasse : Apollon, dieu de la lumière et de la musique, âme du monde ; les neuf Muses, clefs musicales des sphères célestes, et les montagnes rêvées, Parnasse ou Hélicon, sur lesquelles s'opèrent la médiation entre l'harmonie de l'univers et les lettrés, savants ou poètes, appelés à la connaître et à la faire reconnaître.

L'iconographie médiévale, fidèle aux auteurs de l'Antiquité tardive (Martial Capella, Augustin, Boèce, mais aussi Paulin de Nole) avait fait une place avare aux Muses. Elle avait préféré représenter l'Encyclopédie sous les traits allégoriques des Sept Arts libéraux, et des sciences que ceux-ci introduisent. Le retour aux Muses dans l'Italie du xv^e siècle accompagne la « renaissance de l'Académie ». Avec les Muses, symbole d'harmonie cosmique, mais aussi d'une Encyclopédie réorganisée autour de la poésie, réapparaît Apollon citharède et musagète. Cette constellation symbolique, déjà reformée dans la *Divine comédie*, prend une consistance prodigieuse dans l'exégèse philosophique et éthique qu'en donne Marsile Ficin (Voir André Chastel, *Marsile Ficin et l'Art*, Paris, 1959). Elle trouve son expression plastique, archétypale pour plusieurs siècles, dans la fresque du *Parnasse* de Raphaël, peinte pour Jules II, dans la Chambre de la Signature du Vatican, en 1508-1511. Le programme de la Chambre a été établi par des lettrés participant à l'Académie romaine, héritière de celle de Pomponius Laetus, et dont alors Tommaso Inghirammi, élève et successeur de ce dernier, était le « prince ». Les liens étroits noués entre un peintre, Raphaël, et les membres de l'Académie romaine les plus éminents (Pietro Bembo, Castiglione, outre Inghirammi, dont il a fait aussi le portrait) ne sont certainement pas une innovation dans l'Italie du xv^e et du xvi^e siècles. De nombreux cas analogues (à commencer par celui du père de Raphaël, Giovanni Santi, dans la cour lettrée d'Urbain) ont précédé celui-ci. Il apparaît d'autant plus clairement combien la formule « académie » est fertile et contagieuse. C'est elle et elle seule qui pouvait permettre la collaboration étroite, sur un pied qui est presque d'égalité dans

le cas de Raphaël, entre lettrés et praticiens des « arts mécaniques ». Ce n'est pas la Sapienza, l'Université de Rome où pourtant enseignèrent tour à tour dans la même chaire Pomponius Laetus et Tommaso Inghirammi, qui aurait pu créer ce milieu de rapprochement, de collaboration et de dialogue. La réhabilitation de la poésie et de l'éloquence, dont les académies étaient le lieu d'exercice et la garantie, postulait à plus ou moins long terme la réhabilitation de pratiques jusque-là exclues du cercle des Arts libéraux par l'enseignement universitaire. Le *Quadrivium* enseignait l'Arithmétique, la Géométrie, l'Astronomie, la Musique, mais il ignorait les musiciens, les architectes, les peintres, les sculpteurs, qui mettaient en œuvre ces disciplines savantes. L'*ethos* harmonique des académies répare cette scission, et elle ira bien au-delà de son modèle antique, agrégeant à la dignité du savoir les arts « mécaniques ».

Dans cette collaboration entre la *bottega* de Raphaël et l'Académie romaine, le pape Jules II trouvait son compte : la Chambre de la Signature (dont la gloire fut vite répandue dans toute la Chrétienté par la gravure) célébrait opportunément la synthèse des sciences (théologie, philosophie et droit canon) avec la poésie humaniste, cautionnée par le Saint-Siège : elle plaidait en retour pour l'autorité universelle de celui-ci. La conjoncture du concile imminent n'ôte rien cependant à l'exemplarité durable du chef-d'œuvre de Raphaël. Au lieu d'allégoriser les sciences par des figures isolées (ce qu'il fait aussi au plafond de la Chambre), le peintre les a représentées sur les murs sous l'aspect de « conversations savantes », dont les débats renvoient à une vérité harmonique supérieure. L'esprit du banquet académique est étendu à la théologie et à la philosophie. Il se résume dans la fresque consacrée à la poésie, reine des *artes sermocinales*, et érigée depuis Dante, Pétrarque et Boccace en *scientia veneranda*. Une assemblée de poètes couronnés, mêlant au-dessus du temps les *auctores* antiques (Homère, Virgile) et humanistes (Dante, Pétrarque) à leurs successeurs de l'Académie romaine, est réunie sur le Parnasse, parmi les Muses, autour d'Apollon citharède. C'était, à un siècle et demi de distance, à Rome même, le parachèvement de cette consécration que Pétrarque y était venu chercher pour la poésie en 1341. Erasme lui-même, dans une lettre écrite en 1517 au cardinal Riario, pourra résumer l'impression produite en Europe, au moins en apparence, par cette consécration pontificale des *studia humanitatis* : *Aliis alia patria est, Roma communis literariorum omnium, et patria et ultrix et auctrix* : « D'autres peuvent avoir une autre patrie, pour tous les lettrés Rome est la patrie commune, leur citadelle, leur garantie ».

La cérémonie de 1341 avait été répétée en 1512 : dans les jardins du Vatican, au pied de l'Apollon du Belvédère, le pape Jules II, avec à ses côtés le représentant de l'Empereur au concile de Latran, Matthias Lang (le Sacerdoce et le Règne), assistés par le « prince » de l'Académie romaine, Tommaso Inghirammi, procèdent à la *laureatio* d'un poète et d'un orateur. La participation du successeur de Jules II, Léon X Médicis, aux banquets et aux

entretiens de l'Académie, qui rassemble alors la fine fleur de l'humanisme italien, laïcs et ecclésiastiques, confirme un peu plus la légitimation des *studia humanitatis* et de leurs sociétés savantes dans l'ensemble du *Studium* de la Chrétienté. Cela n'empêche pas les papes de la Renaissance de veiller sur l'Université de la Sapienza, et de tenter d'accroître son prestige propre.

En échange de cette reconnaissance officielle, l'Académie romaine est amenée à contribuer aux fastes de la cour de Rome. A ses origines, académie privée réunie par Pomponius Laetus, elle avait suscité des soupçons et même un grave procès d'hérésie (1468). Son banquet annuel célébrant la fondation de Rome par Romulus, ses pèlerinages parmi les ruines et « anticailles » de Rome, avaient fait croire à une conspiration pour rétablir le paganisme. Le successeur de Paul II, Sixte IV Della Rovere avait mis fin à cette persécution. Désormais, à l'instar des confréries de piété « laïques » qui organisaient des représentations de *Laudes* ou de *Sacre Rappresentazioni* pour les fêtes liturgiques, Pomponius Laetus, ses confrères, ses disciples s'attachèrent à représenter les comédies de Plaute et de Térence, dont le texte avait été redécouvert au début du xv^e siècle. Pour porter à sa perfection la reviviscence du théâtre antique, l'Académie s'était livrée à de vastes travaux d'érudition littéraire. Sulpitius Johannes (Sulpizio da Veroli) professeur comme Pomponius Laetus à l'Université de la Sapienza, mais membre de l'Académie pomponienne, dédie en 1486 au cardinal Riario un édition de Vitruve, précisant dans sa dédicace que ce travail avait pour fin de permettre la reconstitution de la scène théâtrale des Anciens. Il publie également une édition de l'*Institution oratoire* de Quintilien, et un traité *De Versuum scansione*, destinés à guider l'interprétation correcte, par le geste et la voix, du texte des dramaturges antiques. Jusqu'en 1513, ces travaux de l'Académie romaine (dont le prince est Inghirammi depuis 1495) ne sortent pas de la sphère privée, bien que les représentations auxquelles ils donnent lieu reçoivent l'hospitalité de cardinaux comme Riario, et attirent un public croissant. En 1513, Inghirammi et l'Académie romaine sont chargés par Léon X d'organiser les fêtes en l'honneur des parents du nouveau pape, Julien et Laurent de Médicis auxquels le Sénat de Rome confère la citoyenneté romaine. Un grand théâtre de bois (le premier depuis la fin du paganisme) est érigé d'après les principes de Vitruve sur la place du Capitole. Inghirammi fournit aux peintres le programme des toiles qui décorent à l'extérieur l'édifice. C'est lui qui, avec l'Académie, dirige les acteurs, danseurs, musiciens qui vont exécuter les spectacles. Ceux-ci durent deux jours. Successivement, la scène va se transformer en chœur d'église, où la messe est célébrée et chantée, en salle de banquet public, animé de féériques intermèdes, en tréteau chorégraphique, puis en tréteau de théâtre proprement dit, où est représenté le *Poenulus* de Plaute. L'érudition et la philologie, la rhétorique et la poésie, ont collaboré, grâce à la coordination d'Inghirammi et de l'Académie, avec l'architecture, la peinture, la musique, la chorégraphie, la liturgie, et même la cuisine, à ce spectacle encyclopédique où

les hôtes d'honneur ont été, au moins pendant le banquet, les acteurs du spectacle autant que ses spectateurs. Le fil conducteur est bien en effet le banquet, banquet sacré de la messe, banquet philosophique à l'imitation des Anciens, banquet littéraire dans le dialogue animé de la comédie de Plaute. Projetées dans l'espace théâtral, les voix retrouvées et écoutées dans la bibliothèque humaniste retrouvent souffle, visibilité, présence. Et le cercle élargi des Muses, les plus savantes s'alliant aux plus « mécaniques », a concouru à cette résurrection qui ignore toute scission entre érudition littéraire et sciences, Belles lettres et Beaux arts. La fertilité contagieuse de la « conversation » académique, franchissant toutes sortes de frontières, a reçu en cette occasion le patronage pontifical, et la leçon ne sera plus oubliée par les Académies italiennes du XVI^e siècle.

Cette leçon n'est pas seulement celle du succès, qui se répétera et s'amplifiera dans les cours du Nord, et qui culminera dans l'invention du *dramma per musica*, du genre profane de l'opéra, synthèse des lettres et des arts. Cette extroversion et extraversion de la bibliothèque savante dans l'espace public, pour la plus grande gloire du prince, est à la fois une consécration et un péril. Le péril était déjà perçu dans le dialogue d'Angelo Decembrio, en présence du marquis Lionello d'Este, quand cette petite académie privée invoquait le jugement de la communauté lettrée contre les puissants qui se paraient de la gloire due aux lettrés travaillant à leur service. Dans l'espace public, le fruit des *studia humanitatis*, l'éloquence, la poésie, l'histoire, l'érudition, est happé par le prince, et les artisans de sa gloire sont menacés par l'anonymat. A ce péril, les Académies italiennes vont parer en développant le genre littéraire de la « vie » et de l'« éloge » des lettrés, dont le modèle est fourni par les *Elogia* de Paul Jove, et par les honneurs qu'elles accordent à leurs membres. Les Académies de peintres et de musiciens suivront la même voie, et les *Vies* de Vasari offriront aux artistes le même service que les *Eloges* de Jove aux lettrés. Mais un péril plus subtil les menace : la corruption du caractère privé, recueilli, « sacerdotal » de la bibliothèque savante, et des entretiens dont elle est le temple. L'essence contemplative de la *politia literaria*, la rigoureuse discipline de l'esprit et l'espèce de bonheur de l'âme qui lui sont liées ne sont-ils pas compromis par les succès du *forum*, même et surtout s'il s'agit d'un *forum* princier, consommant une éloquence, une poésie, une histoire, une synthèse des arts de parade ? Erasme avait, le premier, senti et dénoncé après son séjour à Rome en 1506-1509, ce péril d'extroversion que son succès même faisait peser sur la *pietas literata*. Ses colloques, et avant tout son *Convivium religiosum* (1522) reconduisent les lettrés vers une sociabilité qui leur soit propre, celle de la méditation en commun, de la coopération érudite. Pourtant, les Académies italiennes vont tenter de tenir fermement les deux bouts de la chaîne. Dans le développement de la Camerata Bardi, à Florence, on peut observer la conjonction entre la profonde érudition philologique de Girolamo Mei, de Vincenzo Galilei, et l'invention, les talents de musiciens, à

la fois compositeurs, instrumentistes et chanteurs, tous animés par le mythe commun d'Orphée et d'une reviviscence de la « musique des Anciens ». Mais cet équilibre entre la science des uns, le talent des autres, et leur consommation en spectacles éphémères au service des cours, de leur prestige, de leur diplomatie, n'en compromettaient pas moins la « spiritualité de la bibliothèque », que l'humanisme du Nord en revanche prit soin de maintenir jalousement. Le déclin de la philologie en Italie au cours du XVI^e siècle est à la mesure de son essor en France, en Hollande. En revanche, la brève histoire de l'Académie des Lincei, à Rome, entre 1603 et 1630, montre que le péril n'était pas ignoré en Italie même : autour du prince Federico Cesi, le retour à la recherche privée et désintéressée, à la piété austère, à la discipline du cénacle monastique ou philosophique, étaient inséparables des premiers pas de la méthode scientifique, appliquée aux sciences de la nature. Le « laboratoire » des Lincei, comme leur bibliothèque, se tiennent à l'écart des fêtes et du mécénat artistiques romains. Leur mentor, Galilée, est un adversaire du « baroque » naissant. Aussi est-il adopté comme l'un des siens par la République des Lettres du Nord.

L'élargissement des « arts libéraux » aux « arts mécaniques », par la médiation des académies, a joué en Italie au profit de la fête et des formes de la célébration. Mais il a joué aussi, et ici Galilée, les Lincei, précèdent de peu Francis Bacon et son *Advancement of Learning*, en faveur des sciences de la nature, de l'expérimentation et des techniques. Cela, qui apparaît surtout au XVII^e siècle, ne doit pas voiler une autre conséquence de la contagion « harmonique » créée par la convivialité académique : le retour à l'ambition première du *Convivio* de Dante, l'extension au vulgaire des sciences et des arts traditionnellement réservés aux latinistes. C'était aussi la condition pour que les « mécaniques », comme l'écrivit Vigneul-Marville en 1700 dans ses *Mélanges de littérature*, « tiennent leur rang » dans la « République des Lettres » (Rouen, 1700, t. II, p. 60). A Florence surtout, où l'orgueil municipal s'identifie à la « défense et illustration » de la langue toscane comme langue littéraire de toute l'Italie, les académies jouent un rôle décisif pour faire passer des *studia humanitatis* de l'ésotérisme néo-latin à l'exotérisme « vulgaire ». Déjà dans l'Académie platonicienne de Ficin, Laurent le Magnifique et Politien s'étaient faits à l'occasion poètes toscans. A la génération suivante, le Vénitien Pietro Bembo, que son père Bernardo, ambassadeur de la République, avait introduit auprès des disciples de Ficin, publie chez Alde Manuce, avec un soin philologique jusque-là réservé aux Anciens, Dante et Pétrarque. Helléniste, latiniste, provençaliste, il est à la fois un maître de la prose cicéronienne et de la prose toscane, et il établit la doctrine selon laquelle, en se pliant aux mêmes règles rhétoriques et aux mêmes modèles que le latin cicéronien, le toscan peut devenir une langue « grammaticale » et littéraire digne de son ancêtre romaine (*Prose della volgar lingua*, 1525). Dès lors, les bases théoriques sont jetées pour une extension de la « conversation » acadé-

mique à l'éloquence, à la poésie, à l'histoire en langue vulgaire. Le dialogue des *Asolani* de Bembo (1504), celui du *Cortegiano*, de Castiglione (1528), élargissent à des femmes et à des gentilshommes lettrés, sans doute, mais qui sont loin d'être les *doctissimi* des académies du xv^e siècle, une *politia literaria* traduite en italien littéraire, avec le même idéal de mœurs douces et respectueuses d'autrui dans le dialogue. L'académie vire au salon lettré. Mais elle demeure toutefois une académie : le salon (en dépit de l'origine italienne du mot) ne trouvera vraiment son assiette et son style propres qu'en français et à Paris au xvii^e siècle. La mutation de l'académie savante en académie « vulgaire » en Italie prend au xvi^e siècle un sens différent, et une tout autre fertilité. Elle est l'occasion d'une synthèse entre culture bourgeoise et populaire d'une part, culture savante de l'autre, et cette fertilisation réciproque (tout à fait parallèle à la collaboration entre érudits et « artisans mécaniques » dans les académies de musique et de peinture) sera complètement absente du salon français. L'exemple de l'Académie florentine, et de celle de la Crusca, à Florence, est tout à fait probant. Au départ, les *Umidi* sont une petite société de marchands cultivant dans leurs loisirs les genres littéraires de leur milieu et de leur paroisse. C'est l'arrivée parmi eux de Benedetto Varchi, de son élève Ugolino Martelli, en 1543, qui introduit dans ce cercle (que, faute de mieux, Cosme I^{er} a érigé en Académie florentine) l'éloquence, la poésie, l'histoire sur modèles antiques. Cette greffe est possible parce que les deux humanistes ont déjà appris à Padoue, dans l'Académie des *Infiammati* inspirée par Bembo et animée par Sperone Speroni, à pratiquer la « conversation académique » en langue vulgaire. Celle-ci trouvera son couronnement, en collaboration avec l'Académie *del Disegno*, dans les obsèques de Michel Ange (1564), célébré comme peintre et sculpteur, mais aussi peut-être avant tout, comme poète en langue vulgaire.

Dans l'Académie florentine, une sorte de symbiose peut s'opérer entre les *studia humanitatis* savants, transposés et traduits en toscan, et les traditions bourgeoises et populaires de « grands rhétoriciens » vulgaires. La même symbiose va s'opérer lorsque quelques survivants des *Umidi*, en 1582, voudront reconstituer une confrérie traditionnelle et prendront le nom de *Cruscanti*. L'exemple savant des *Dictionnaires* de latin cicéronien va conduire ces amoureux de la langue et des formes « indigènes » à se lancer dans l'aventure, cette fois proprement académique, du Dictionnaire de la *Crusca*, achevé en 1606, le premier monument de ce genre dédié à une langue vulgaire. En 1589, le comte Piero dei Bardi, fils du fondateur de la Camerata, était devenu « archiconsul » de l'Académie de la Crusca. Le projet de *Dictionnaire* de l'Académie répondait exactement, dans son ordre, à la célébration du toscan à laquelle s'était livrée la Camerata : elle aussi avait conjugué les disciplines savantes, et l'amour de la langue vulgaire, en portant le chant proprement italien, réformé et perfectionné pour « retrouver la véritable musique des Anciens », au grand art du *recitar cantando* qui triompha dans l'*Euridice* de

Peri et le *Rapimento di Cefalo* de Caccini, en 1600, lors des fêtes florentines en l'honneur du mariage de Marie de Médicis et d'Henri IV.

La comparaison avec la France fait ressortir de profondes analogies. Elles sont repérables dans le texte de Rabelais, où l'utopie de l'Abbaye de Thélème, mais aussi le motif récurrent du banquet, résumant et célèbrent une renaissance française de l'Académie. L'étude du frontispice des *Commentarii linguae latinae* de Dolet (1531), des projets (dessins et gravures) et des fresques du château de Fontainebleau montrent de leur côté la résurgence en France du mythe du Parnasse, abondamment mis en œuvre par Ronsard. Les Académies de la cour des Valois (dont l'origine est dans le cercle de Jean Dorat, principal d'un Collège de l'Université de Paris) montrent toutefois la singularité de l'humanisme français, qui est très loin de se borner à l'importation de « modèles » italiens. Cette singularité doit beaucoup au fait qu'il se trouve confronté à l'édifice monumental de l'Université de Paris, mais aussi au problème posé par le prestige en France d'une haute noblesse d'épée rebelle à toute discipline de « clergie ». La médiation académique sous les Valois est compromise par sa volonté d'encyclopédisme et par le souci, difficilement compatible, de vulgarisation. Tout sera à reprendre sur de nouveaux frais dans le Paris du XVII^e siècle.

Il nous est apparu, en conclusion, que l'histoire des académies, si elle recoupait à l'origine et dans la suite des XV^e et XVI^e siècles, celle de la République des Lettres, avait sa dynamique et son sens propres. Par ailleurs, ni l'une ni l'autre ne peut être isolée de l'histoire des Universités : au cours du XVI^e siècle, le nom d'*Academia* commence à être revendiqué par celles-ci, surtout naturellement sous la plume d'auteurs qui, comme Pierre Ramus, prétendent réformer profondément leur programme et leurs méthodes pour leur faire mériter ce titre. Mais celui-ci est revendiqué aussi par Oxford, réformée dès le début du XVI^e siècle, et par Leyde, fondée en 1575 sur un programme humaniste. Le « territoire » de la République des Lettres englobe des professeurs d'Université (tels Joseph Juste Scaliger ou Juste Lipse) alors qu'il exclut nombre d'académies italiennes tournées vers la vulgarisation et agrégeant aux lettrés les poètes et orateurs en langue vulgaire, les artistes, les musiciens. Son centre de gravité se déplace, depuis Erasme, de plus en plus ouvertement vers le Nord de l'Europe. A la fin du XVI^e siècle, elle peut se définir à la fois par la fidélité à « l'âge d'or » antique, aux disciplines et aux langues savantes qui permettent d'en interpréter la science et la sagesse, et à un idéal d'unité, d'harmonie par le « retour aux bonnes lettres » qui conjure les rivalités nationales et les disputes théologiques. Chaîne de solidarités personnelles et privées entre « très doctes », le plus souvent pénétrés d'évangélisme et d'érasmisme, on ne peut dire qu'elle ait « une » politique. Du moins peut-on lui accorder un « sens » politique très vif, qui joue en faveur des solutions de prudence et de compromis, comme l'Edit de Nantes en France, l'Arminianisme aux Pays-Bas, l'Anglicanisme modéré en Grande-

Bretagne, le catholicisme délivré du canon disciplinaire du Concile de Trente dans la Venise de Paolo Sarpi. Cela suppose, chez une élite internationale de pairs, liée par un réseau de correspondances et de publications mûrement calculées, une indépendance vis-à-vis des pouvoirs politiques et religieux dont ni les académies, ni les Universités, même « réformées », en tant que corps, ne pouvaient se prévaloir. Cette diplomatie « parallèle » des grands lettrés ne saurait être confondue avec celle des différents cours, ni avec la contribution qu'apportent à celle-ci les échanges de prestige fournies par les académies éloquentes, mélodieuses, ou artistiques.

M.F.

SÉMINAIRE

Le séminaire a été consacré au « Statut de la fiction dans les rhétoriques et les poétiques du XVI^e siècle ». On y a entendu des exposés de MM. Bernard BRAY, Bruno PINCHARD et Pierre MARÉCHAUX.

PUBLICATIONS

Préface à la *Consolation de la Philosophie* de Boèce, éd. Rivages, 1989.
Héros et orateurs : rhétorique et dramaturgie cornéliennes, Genève, Droz, 1989, à paraître.

« Venise et la République des Lettres au XVI^e siècle », Convegno internazionale « Autunno del Rinascimento a Venezia », Fondazione Giorgio Cini, Venise, 1988, à paraître.

« Les poètes scientifiques », dans *Vérité poétique et vérité scientifique*, Mélanges offerts au Professeur Gilbert Gadoffre, Paris, P.U.F., 1989, p. 123-135.

« La *Galeria* de Marino et la Galerie Farnèse : épigrammes et œuvres d'art profanes vers 1600 », dans *Les Carraches et les décors profanes*, Actes du Colloque organisé par l'Ecole Française de Rome (Rome, 2-4 octobre 1986), E.F.R., Palais Farnèse, 1988, p. 163-182.

« *Ego scriptor* : rhétorique et philosophie dans le *Discours de la méthode* » dans *Problématique et réception du Discours de la méthode et des Essais*, études réunies par Henri Méchoulan, Paris, Vrin, 1988, p. 32-43.

« Aux origines érudites du grand goût classique : l'*Optimus stylus gallicus* selon Pierre Dupuy », dans *L'Intelligence du passé*, Mélanges offerts à Jean Lafond, Université de Tours, 1988, p. 186-195.

L'Inspiration du poète de Poussin : essai sur l'allégorie du Parnasse, Dossier du Département des peintures, Editions de la Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1989, 106 p.

PARTICIPATION A LA VIE SCIENTIFIQUE

Conférences à l'Université de Chicago et à l'Institute for Advanced Study de Princeton (nov. 1988), aux Centres culturels et aux Universités du Caire et d'Alexandrie (avril 1989), à l'Institut d'Etudes philosophiques de Naples (juin 1989), au Colloque international de la Société pour l'Histoire de la rhétorique, à l'Université de Göttingen (juillet 1989) ; Présidence et conférence inaugurale du premier colloque international de la Société des Amis de Jean de La Fontaine : « La Fontaine et la tradition européenne de la fable » (Château-Thierry, juin 1989), Actes à paraître dans la revue *Le Fablier*, organe de la Société. Présidence du Séminaire fermé de la Fondation Hugot (13 et 14 mars 1989) réunissant les collaborateurs de *l'Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne*, ouvrage collectif à paraître aux P.U.F. en 1994.

Président du conseil scientifique de la Bibliothèque Nationale.

Membre du conseil scientifique de l'Ecole des Chartes.

Consultant du Conseil National d'Evaluation pour l'Ecole Normale Supérieure (Littérature française, moderne et comparée).

Membre du conseil d'administration de la Société d'Histoire littéraire de la France.

DISTINCTION

Membre correspondant de la British Academy (juin 1989).